

II. Réponses de N. Heinich

1. Éléments de réponses aux questions de M^{lle} S. Collardey

Vous avez attiré l'attention sur le paradoxe d'un Bourdieu démocrate dont la pensée participerait au processus de retournement de la démocratie contre elle-même, et vous parlez de cécité de Bourdieu relativement au fonctionnement de la démocratie, dans sa manière d'interpréter les données recueillies. Mais tous les éclairages réalisent des choix, et l'on ne peut faire reproche de cela à Bourdieu. Parler de « déficit de l'idéal démocratique » est un choix que l'on ne peut assimiler à une démarche de faussaire. On peut cependant lui opposer d'autres choix interprétatifs qui ont aussi leur pertinence. La difficulté vient ici du fait d'interpréter le déficit de démocratisation, c'est-à-dire l'écart entre la réalité et l'idéal, comme un écart absolu, et comme le produit d'un complot, au lieu de chercher les voies d'une amélioration.

Selon cette théorie du complot, le système ferait tout ce qu'il peut pour dissimuler sa véritable visée. On n'est alors plus du tout dans une compréhension de la réalité, mais dans une dérive vers l'idée, assez peu scientifique, d'une école sciemment trompeuse. Il existe, certes, des inégalités scolaires, qui subsistent malgré les efforts pour les amenuiser, mais la systématisation d'un discours n'examinant que le « verre à moitié vide » et non le « verre à moitié plein » n'est pas juste. Il serait préférable de considérer les idéaux en même temps que la réalité. Il me paraît aujourd'hui sain et utile de mettre en avant la force des idéaux, et d'essayer de les atteindre : c'est-là un type de discours politiquement important, même s'il est minoritaire, qui va à l'encontre des positions post-marxistes, et qui rejoint la question formulée sur le paradigme critique.

Sur la question du dévoilement et de l'interprétation tendancieuse des données, il faut noter que Bourdieu savait ce qu'il faisait : son choix de se situer dans le paradigme critique fut à la fois volontaire et spontané. Mais de cette forme de pensée, on peut dire à la fois qu'elle a réussi et qu'il s'agit d'un véritable échec. On doit en effet distinguer deux grands héritages axiologiques de la Révolution française : l'héritage méritocratique et l'héritage égalitariste. L'héritage égalitariste a trouvé ses quelques réalisations historiques dans les périodes de terreur. Pour ma part, je me situe nettement du côté de l'héritage méritocratique, qui admet une certaine forme d'inégalité à condition qu'elle soit indexée à ce qui est apporté à la collectivité. L'histoire des théories de l'éducation montre une certaine radicalisation des conceptions égalitaristes, sans qu'en soient aperçues les conséquences négatives, notamment le sentiment d'injustice et l'abandon de l'idéal de dépassement de soi-même qu'elles impliquent. Si l'on veut préserver l'espoir d'une amélioration, les évolutions sont plutôt à chercher, me semble-t-il, dans les conceptions de l'éducation qui s'inspirent de l'idéal démocratique progressiste, au sens où elles cherchent à faire advenir le progrès plutôt qu'à en dénoncer perpétuellement l'insuffisance.

2. Éléments de réponses aux questions de M^{lle} L. Jeanguyot

Vous avez attiré l'attention sur ce qui fait la force, mais aussi peut-être la faiblesse, des concepts bourdieusiens, à savoir leur capacité à s'exporter dans différentes disciplines. On sait aussi qu'il existe, au sein même de la sociologie, de nombreuses écoles entre lesquelles existent d'importants cloisonnements. Bourdieu a beaucoup donné aux autres

disciplines : est-ce là une bonne chose et la preuve de sa scientificité, ou ce qui marque au contraire la limite scientifique de son œuvre ? On peut remarquer tout d'abord que plus un concept est général, plus il est considéré comme puissant, alors que plus grande est son extension, moins il est réfutable (je préfère le mot «réfutable» pour traduire la notion poppérienne de «falsifiabilité», qui est un anglicisme). Il en va ainsi par exemple du concept eliasien de «civilisation», qui est difficile à réfuter car des faits opposés peuvent s'interpréter comme un indice de «civilisation». On pourrait les appeler des «concepts joker». Sur le plan épistémologique, plus on s'élève en généralité, plus on perd de vue la spécificité du réel et la capacité d'en approfondir l'analyse. Mieux vaudrait voir les concepts comme des points de repère (un peu comme les points cardinaux dont on se sert pour s'orienter) et ne pas s'y attarder au-delà de leur valeur instrumentale : en faire le but et l'objet exclusif de la pensée finit par faire obstacle. Il en va ainsi de la focalisation excessive sur les notions d'«habitus», de «champ» ou de «domination». La généralisation de la notion de domination, par exemple, à force de régenter le regard, finit par limiter le champ d'investigation à cela seulement qui tombe sous cette catégorie. De plus, un tel concept est implicitement porteur de jugements de valeur, induisant une normativité du discours sociologique qui est, à mes yeux, très problématique.

Le problème me paraît ainsi de savoir comment construire des concepts suffisamment généraux pour qu'ils soient utilisables par autrui, sans que le coût en soit un appauvrissement de leur capacité d'intelligence de la réalité, ni leur instrumentalisation au profit d'une idéologie.

3. Éléments de réponses aux questions de M^{lle} S. Cannac

Vous demandez si le bourdieusisme constitue le destin tragique de la pensée de Bourdieu, ou s'il en est la vérité. Il y a vingt ans, il me semblait que c'était seulement son destin tragique ; aujourd'hui, je pense que c'est sa vérité. Il faut, je pense, distinguer entre deux versions de Bourdieu, une version «soft» et une version «hard». Si l'on utilise sa pensée de manière caricaturale, c'est qu'il y a en elle des éléments qui conduisent à cela. Il en va ainsi de certains procédés comme celui consistant à accuser de naïveté l'objet du discours sociologique plutôt que de comprendre les raisons de son aveuglement sur la réalité des choses ; ou encore, de la focalisation obsessionnelle sur la domination, qui existe certes, mais à laquelle tous les rapports sociaux sont loin de se réduire. Cela peut provoquer ce que j'ai appelé des «effets de sidération».

Si l'on ne tombe pas dans le scientisme et que l'on s'astreint à argumenter sur des opinions en tant que ce ne sont que des opinions, dans un contexte d'expression d'opinions et non pas de vérités scientifiques, l'intervention politique est acceptable. Mais il ne faut pas oublier alors que c'est au nom de certaines valeurs, si l'on veut éclairer les décisions sans confondre les rôles. Le travail du chercheur peut légitimement conserver une dimension politique, à condition de s'interdire de politiser le travail scientifique en lui-même, car on ferait alors à la fois de la mauvaise politique et de la fausse science. Si l'on intervient dans un contexte politique, on peut le faire avec l'appui de son expertise, mais alors ce n'est plus un travail de recherche scientifique, et il faut l'en distinguer de manière très nette. De ce point de vue, j'aurais aimé que Bourdieu lui-même nous éclaire sur l'opposition entre le Bourdieu des débuts, très critique envers les «intellectuels engagés», et celui des dernières années, qui a radicalement changé de position sur cette question.

De même, on peut faire retour sur le paradigme critique. Bourdieu aimait reprendre à Bachelard l'idée qu'«il n'y a de science que du caché». Mais il faudrait préciser qu'il y a

caché et caché. D'une part en effet, est caché ce qui n'est pas encore éclairé et saisi. D'autre part, est aussi caché ce qui relève du non-dit, de l'inconscient, ou de l'implicite. Dans ce dernier sens, le caché ne relève pas de la dissimulation, et appelle un travail très intéressant pour le chercheur, et que j'essaie de mettre en oeuvre : celui qui consiste à expliciter les systèmes de valeurs implicites. Ne voir dans le caché qu'une forme de dissimulation relève d'un mode de pensée et d'une vision du monde de type paranoïaque, qui renvoient à une théorie du complot. Bourdieu a beaucoup cédé à ce type de dérives.

Cela étant dit, il faut aussi souligner les apports positifs de la pensée de Bourdieu, lesquels me paraissent relever d'au moins quatre directions. Il y a, tout d'abord, l'attention accordée à la nécessité du travail empirique, l'intérêt pour la réalité concrète, avec en particulier l'usage des méthodes d'investigation soit ethnographiques, soit statistiques : ce à quoi Bourdieu, au moins jusqu'à ses *Méditations pascaliennes*, s'astreint systématiquement – ce que n'ont absolument pas compris tous ceux qui voient en lui un philosophe. Deuxièmement, il a toujours souligné la nécessité de prendre en compte de manière fine et détaillée les stratifications sociales lorsqu'on interroge les phénomènes sociaux : c'est une avancée scientifique qui peut paraître évidente aujourd'hui, mais qui ne l'a pas toujours été. Troisièmement, il y a l'importance attribuée à la nécessité de définir un espace de pertinence pour l'analyse, à l'aide de la notion de champ, qui inclut les effets de contextes. Enfin, le fait de prendre pour objet de science la dimension non matérielle des réalités humaines, avec l'attention portée au « symbolique », est aussi à ranger parmi les apports fondamentaux et irréversibles de Bourdieu à la sociologie.

En revanche, dès lors qu'il sort de son travail de chercheur empirique pour entrer dans les grands débats, il a tendance à tomber dans une pensée catégorielle, binaire et discontinue, qui est typiquement scolastique : je pense par exemple aux interminables débats sur le déterminisme. L'homme est-il déterminé, ou libre ? Cela revient à poser une question de type idéologique et normative, dans un héritage logiciste typique des manies de l'ENS. La réponse est pourtant d'une grande simplicité : l'homme est plus ou moins libre ou déterminé, selon les contextes – et l'on peut alors passer à des questions beaucoup plus intéressantes, et qui permettent, elles, de vraies réponses ; par exemple, la question de savoir pour qui et à quelles conditions l'autonomie ou l'interdépendance sont des valeurs pour les acteurs...

Pour ma part, je conserve un certain rapport à la philosophie - même si je m'intéresse avant tout aux réalités concrètes - dans le cadre du Centre de Recherche sur les Arts et le Langage de l'EHESS ; mais je m'intéresse plus à la philosophie analytique qu'à l'esthétique classique. Quant à la politique, disons qu'entre la position hypercritique et le silence du découragement, il s'agit pour moi de trouver une voie qui maintienne et encadre à la fois la prise de parole, selon qu'elle est celle de l'expert ou celle du penseur. De ce point de vue, le radicalisme m'apparaît de plus en plus comme une forme sophistiquée de la bêtise, par une sorte de « sloganisation » de la parole.

4. Éléments de réponses aux questions de M. Dubreucq

Pour ce qui est de la dimension religieuse, il s'agit à mes yeux d'une métaphore. Il importe de voir d'abord qu'elle n'est pas perçue comme telle par les acteurs ; c'est ce que j'avais montré dans mon analyse d'un Van Gogh « traité comme un saint »¹. Le mot

1. Voir H. Heinich, *La gloire de Van Gogh*, Paris, Minuit, 1992.

« ordre » dans le titre des chapitres (« l'ordre du religieux ») est plutôt à prendre au sens de l'expression « c'est de l'ordre de... » que comme une notion hypostasiée.

Que retenir ensuite de son rapport à la démocratie ? Bourdieu a introduit une posture de discours à mon avis fort dangereuse, qui est la dénonciation radicale des idéaux qui ne sont pas totalement réalisés – d'où les tendances au renoncement et à la culpabilisation. Or, la démocratie est un idéal confronté à une réalité qu'il s'agit d'améliorer. On doit, de plus, distinguer entre la dimension politique de la démocratie, qui consiste en la recherche d'un système de droits équitable, et sa dimension sociale et donc hiérarchique, dans un monde concret où existent des inégalités plus ou moins justifiées axiologiquement. Du point de vue de l'idéal méritocratique, comme je l'ai déjà dit, il existe un héritage important de la Révolution française, qui conduit à distinguer les inégalités illégitimes - comme le sont les inégalités ancrées dans des caractéristiques qui ne dépendent pas de l'action individuelle, telles le sexe ou la couleur de la peau - des inégalités équitables, telles celles liées à la qualité de la performance, au travail, au talent. Certes, il faut aider chacun à développer ses compétences, mais sans pour autant nier la réalité de l'écart entre les uns et les autres. C'est pourquoi l'égalitarisme me paraît une impasse, et une impasse dangereuse.

Sur la question du saut du culturel au scientifique, on retrouve les effets de dénonciation et de culpabilisation dont nous avons déjà parlé. En un sens, il s'agit aussi de s'interroger sur les effets de pouvoir créés par la confusion entre faits et valeurs. C'est un problème fondamental pour nos disciplines, et pour la sociologie en particulier, que de maintenir l'exigence de cette distinction, dont le non respect est toujours susceptible de générer des formes de perversité intellectuelle.

N. Heinich
CNRS